

Dany Laferrière

LE CRI  
DES OISEAUX FOUS

*roman*

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Laferrière, Dany

Le cri des oiseaux fous

(Boréal compact ; 211)

Éd. originale : Outremont, Québec : Lanctôt, 2000.

ISBN 978-2-7646-2030-4

I. Titre.

PS8573.A348C75 2010 C843<sup>1</sup>.54 C2010-940349-5

PS9573.A348C75 2010

*À mon ami Gasner Raymond  
dont la mort a changé ma vie.*

D. L.

ANTIGONE

*Je suis faite pour partager l'amour, non la  
haine.*

CRÉON

*Descends donc là-bas et, s'il te faut aimer à  
tout prix, aime les morts.*

SOPHOCLE

### *La tasse blanche (12 h 07)*

Ma mère est encore assise dans le coin gauche de notre minuscule galerie. Cette section a l'avantage d'être complètement protégée du soleil par un massif de lauriers-roses. C'est là que ma mère se cache pour réfléchir à sa vie, comme elle dit. Les mains entre les jambes et la tête bien renversée en arrière, comme si elle examinait au plafond un dessin si délicat qu'il exigerait un maximum d'attention d'elle. Dans ces moments-là, on ne doit la déranger sous aucun prétexte. Elle est ailleurs. J'aurais pu passer sans la voir si une sorte de lueur blafarde n'avait accroché mon œil gauche. La tasse blanche, pas loin de ses longs doigts si raffinés. Elle tourne lentement la tête vers moi, les yeux encore perdus dans ce monde auquel personne d'autre qu'elle n'a accès.

— C'est toi, Vieux Os ? Depuis quand es-tu là ?

— Je viens d'arriver.

— Où étais-tu ? Tout le monde te cherchait.

— Qui ?

— Tes amis... Appelle Marcus à la radio.

— Je dois le voir ce soir.

— Il voulait te parler de toute urgence.

— Que veut-il ?

— Je ne sais pas, dit ma mère d'une voix lasse avant de tourner la tête vers les lauriers-roses.

Je n'ai jamais su quel monde elle allait retrouver dans cet univers rose, ni à quoi elle voulait échapper en s'y rendant. Des fois, je m'asseyais tout doucement, à l'autre bout de la galerie, pour la regarder. Et je découvrais une femme que je ne connaissais pas, avec ce sourire éblouissant que j'ignorais totalement. Elle semblait baigner dans une étrange lumière. Comme hors de ce temps. La jeune fille d'avant ma naissance, peut-être même d'avant la rencontre avec mon père. C'est une image si aveuglante qu'elle m'est insupportable. Chaque fois, je suis obligé de quitter la galerie.

### *L'exil (12 h 10)*

L'affaire est que je ressemble beaucoup à mon père, et parfois, j'ai l'impression que ma mère éprouve certaines difficultés à faire la différence entre lui et moi. Je suis le portrait craché de mon père et pas uniquement sur le plan physique. Ma mère me l'a souvent répété d'ailleurs. Quand j'étais un gamin, je pensais que mon père n'avait eu qu'à cracher dans le ventre de ma mère pour que je sois conçu. Aujourd'hui, à vingt-trois ans, je suis physiquement aussi grand que mon père, et il m'arrive de porter ses cravates (ma mère les a religieusement gardées au fond de son armoire, durant toutes ces années, pour un jour pouvoir contempler l'image parfaite de mon père)

pour me rendre à une quelconque conférence de presse ou à la réception annuelle de l'Association des journalistes. Souvent, dans ces moments-là, ma mère s'adresse à moi comme à mon père. Il faut dire qu'en plus de lui ressembler, je porte son prénom. Cela n'arrange rien pour ma mère, qui tente désespérément d'oublier la souffrance causée par le départ de mon père. C'est un étrange ballet : d'une part elle fait tout pour retrouver mon père en moi, et d'autre part elle veut oublier cet homme dont la mémoire la fait tant souffrir. C'est son drame intime. Disons tout de suite que mon père n'a pas quitté ma mère pour aller vivre avec une autre femme plus jeune et plus belle, ce qui est assez courant dans notre société et le cas de la plupart de mes amis. Si c'était cela, connaissant ma mère, elle l'aurait détesté, ce qui aurait grandement simplifié les choses. Mais non, ces deux-là s'adoraient. Alors, comment oublier un homme que vous adorez et qui ne vous a pas quittée ? C'est la question à laquelle ma mère doit faire face chaque jour. Voilà : mon père vit en exil depuis près de vingt ans. Au début, on avait sans cesse des nouvelles de lui. Il utilisait toutes sortes de subterfuges pour prendre contact avec ma mère tout en évitant d'attirer la suspicion de ceux qui l'ont expulsé du pays. Pendant un bon moment, il pensait pouvoir revenir à Port-au-Prince. Curieusement, de son côté, ma mère n'a jamais nourri ce rêve. Et c'est elle la première qui a voulu prendre une certaine distance. C'était devenu trop dur pour elle. Elle commençait à parler toute seule, errait dans la maison comme un zombie et devenait franchement irritable. Elle n'arrivait plus à distinguer le rêve de la réa-

lité, le jour de la nuit, le blanc du noir, l'absence de la présence. Ma mère avait des responsabilités trop importantes pour se permettre de perdre la tête. Il lui a fallu prendre une décision. Comment faire quotidiennement avec un homme qu'on est sûre de ne plus jamais revoir de sa vie ? L'exil est pire que la mort pour celui qui reste. L'exilé reste vivant bien qu'il ne possède aucun poids physique dans le monde réel. Plus de corps, plus d'odeur. Des traits de plus en plus vagues. Il s'efface tout doucement dans la mémoire des siens. Reste cette voix, le dimanche soir, vers onze heures. Ma mère ne pouvait rien contre ces appels dominicaux. Elle émergeait de ces conversations (si on peut appeler ainsi ces longs moments de silence entrecoupés de soupirs à peine audibles où l'on se demande si l'autre est encore au bout du fil) en respirant fortement de la bouche comme si elle avait refait surface après un long moment sous les eaux. Une noyade manquée, c'est tout ce que je peux trouver pour décrire ces conversations téléphoniques. Au début, on se raconte tout, j'imagine. Après quelques années, on n'a plus rien à se dire, on se contente d'analyser les moindres inflexions perçues dans la voix de l'autre. Curieusement, ma mère n'a jamais voulu me passer le téléphone, même au début pour un simple babillage (j'avais cinq ans quand mon père est parti), prétextant chaque fois que mon père était en train de lui révéler quelque chose de très important. Je pleurais. Je lui tirais la jupe. Mais elle restait insensible à mes larmes, préférant, je le comprends maintenant, avancer seule dans les marécages de la folie douce. Mon père, de l'autre côté, s'enfonçait lentement dans les eaux glauques et putrides du cau-

chemar éveillé. Ce genre de cauchemar où l'on se trouve toujours en face d'une porte qu'on finit par ouvrir pour tomber devant une autre porte qui donne sur une nouvelle porte, et cela pendant vingt ans. Voilà l'absence. Rien de concret. Tout est toujours ambigu, jamais définitif. C'est ce que j'ai compris, très tôt, en voyant ma mère sortir complètement groggy de ses étranges conversations téléphoniques avec mon père. Le désir physique sans possibilité d'être aimé, le palper, le sentir, le toucher. Le corps absent. La chair trop vive. L'autre, à jamais hors de portée. À partir de quel moment doit-on se résigner à ce fait impensable de ne plus jamais pouvoir serrer dans ses bras le corps de l'autre ? Le corps aimé. Un corps, un esprit et un cœur encore tout palpitants à l'autre bout du fil. Ce fil qu'il faudra se résoudre à casser un jour. Mais quand ? Voilà la question que ma mère se posait il y a encore quelque temps, à l'ombre des lauriers-roses.

### *La raison du pouvoir (1 h 25)*

J'ai trouvé mon repas (une banane verte bouillie, une bonne tranche d'avocat et cette montagne de riz arrosée d'une sauce piquante de poisson) à la bonne place, près de la fenêtre. Ma mère sait que j'aime regarder le ciel en mangeant. Un morceau de ciel bleu en guise de dessert. D'un bleu si pur que ça me fend le cœur. J'ai brusquement envie de pleurer, sans raison. Pas une trace de nuage aujourd'hui.

Ma mère est toujours à la même place.

— Tu as mangé, chéri ?

— Oui, maman.

J'ai vingt-trois ans, mais ma mère me parle comme si je n'en avais que cinq.

— Tu sors ?

— Je vais voir ce que Marcus me voulait...

— Ne rentre pas trop tard.

Je ne dis rien. Elle sourit. Je regarde ses belles mains aux doigts longs et si fins. Ma mère voue un soin particulier à ses mains. Simplement à les regarder, je peux savoir si ma mère est inquiète. Dans ce cas, elle n'arrête pas de pianoter sur l'accoudoir du fauteuil tout en regardant devant elle d'un air vague.

— J'ai vu M<sup>me</sup> Lucien hier, et elle m'a dit que le mauvais temps est revenu, qu'il faut faire bien attention ces jours-ci...

Je m'assois un moment sur le petit banc, juste en face d'elle. J'aime bien ces conversations improvisées avec ma mère, et je sais qu'elle y prend énormément de plaisir. Une façon de penser à autre chose qu'à ses problèmes personnels. Faut pas imaginer une conversation à bâtons rompus pleine de rires, de confidences et de complicité, ce n'est pas du tout notre genre. Ma mère et moi, et sur ce point nous sommes pareils, détestons afficher publiquement nos émotions. Ma mère passe la majeure partie de son temps, depuis l'exil de mon père, dans l'étrange univers des lauriers-roses, tandis que moi, je n'arrête pas de ruminer des réflexions. Des fois, l'après-midi, comme ça, si je n'ai rien d'autre à faire, nous restons ensemble sur la galerie, sans parler, pendant de longs moments. Un

peintre, Philomé Obin par exemple, aurait pu faire notre portrait dans cette position. Comme à son habitude, le vieux peintre aurait donné un titre juste et simple à son tableau, et l'aurait écrit sur la toile même : *La mère et le fils, moment intime*. Aujourd'hui, c'est une mère inquiète qui me parle. Elle a vu M<sup>me</sup> Lucien hier et cela l'a troublée.

— Maman, M<sup>me</sup> Lucien te raconte la même chose chaque fois que tu la vois... Elle veut simplement te montrer qu'elle garde encore quelques liens dans les hautes sphères du pouvoir.

Ma mère sourit.

— Fais attention quand même...

— Tu sais que je ne m'intéresse pas à la politique.

— Oui, mais ces gens sont des fous. On ne peut pas prévoir leurs réactions.

— T'inquiète pas, je ferai attention...

— Tu ne rentreras pas trop tard, Vieux Os ?

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter...

— D'accord, fait-elle d'une voix lasse avant de tourner lentement la tête vers les lauriers-roses.

C'est ainsi qu'elle termine généralement ses conversations.

### *La voix (1 h 37)*

C'est une voix forte, musclée, tout en grondements. La voix de mon père. Elle pouvait se faire caressante, séduisante, sensuelle même. Dans ce cas-là, je revois ma mère,

tête penchée de côté (le récepteur toujours collé à son oreille gauche), léger sourire au coin des yeux, caressant le fil noir de ses longs doigts. Certains soirs, leur conversation semblait étrange. Ils ne parlaient pas à voix claire comme d'habitude. Ma mère baissait le ton pour que je ne puisse pas entendre ce qu'elle disait. Si je n'arrivais pas toujours à entendre ce qui se disait, par contre je sentais bien ce qui se passait. Je ne peux pas expliquer mon sentiment à ce moment-là, mais tout cela était très clair et en même temps très ambigu pour moi, pas bien défini, avec des contours troubles mais un centre intense et dur. Je ne pouvais pas me tromper sur ce qui se passait, là, sous mes yeux d'enfant. C'est qu'on n'apprend pas uniquement avec notre esprit (ce que les adultes ont oublié) mais surtout avec nos sens. Je voyais les mains de ma mère trembler légèrement. Elle tentait de cacher son trouble à mes yeux d'aigle. Ma mère parlait si bas et d'une voix si douce que j'avais l'impression qu'elle était une nouvelle personne, quelqu'un que je ne connaissais pas du tout. Des années plus tard, j'ai vainement cherché cette voix, qui était devenue à mes oreilles la voix de l'amour absolu, chez les jeunes filles avec qui je partageais de tendres sentiments. Ma mère, me semblait-il, aurait aimé me voir ailleurs dans ces moments-là. Elle ne pouvait pas me demander d'aller jouer plus loin, comme elle le faisait à la maison quand je m'accrochais trop à sa jupe, puisqu'elle recevait ces appels chez M<sup>me</sup> Ambroise le dimanche soir. Ma mère craignait surtout qu'en me laissant seul un moment je n'aille briser un vase ou un bibelot dans le salon si encombré de M<sup>me</sup> Ambroise. Elle fronçait les

sourcils et j'arrêtais de respirer. Je n'ai jamais vraiment entendu la voix de mon père. Je ne pouvais que l'imaginer en épiant le visage aux lueurs changeantes de ma mère. Visage tour à tour grave et gai. Brusquement, la lumière éblouissante de cette jeune fille pudique qu'une inflexion conquérante de la voix de mon père venait de faire surgir devant mes yeux éblouis. Un visage de ma mère que je n'ai plus jamais revu après. Je repense encore à la voix de mon père dont je ne connais que les effets sur ma mère. Cette voix terrifiante qui, d'une inflexion ensoleillée ou ennuagée, pouvait changer le cours de ma semaine. Ma mère sortait de ses conversations téléphoniques avec les reins cassés d'une petite vieille ou sa taille de jeune fille, selon les humeurs de la voix de mon père. Et rien ni personne ne pouvait modifier cette posture (la vieille ou la jeune fille) avant le prochain appel téléphonique.

### *La nouvelle (1 h 58)*

Je file en taxi à la station de radio où travaille Marcus. Que me veut-il ? Je le croise dans le couloir, juste au moment où il sort de la salle des nouvelles. Grand, mince, la bouche arrogante, c'est bien lui. Toujours pressé. Il me pousse brutalement dans la petite pièce où sont enregistrées les annonces publicitaires.

— Où étais-tu ? Je t'avais demandé de venir tout de suite...

Avec Marcus, tout doit toujours aller très vite.

- J'avais faim...
- Je t'attendais avant d'annoncer la nouvelle.
- Quelle nouvelle?

Je travaille dans un hebdomadaire politico-culturel. Marcus dirige la rédaction d'un grand journal radiophonique. On se consulte souvent, surtout quand il s'agit d'une information importante. Marcus est un impulsif, mais un reporter-né. Il a un sens extraordinaire de l'information et aussi quelques bons contacts dans le gouvernement. Bien qu'il soit plus âgé que moi, il fait totalement confiance à ma capacité d'analyse. Quand on travaille dans un hebdomadaire, on a le temps de réfléchir et on conçoit l'information différemment d'un journaliste qui doit trouver une information inédite chaque jour. Dans le journalisme quotidien, on est toujours pressé. Pas le temps de réfléchir en profondeur. Et c'est encore pire à la radio, où on doit intervenir plusieurs fois par jour. Toujours sur la corde raide. Si vous trébuchez, vous n'aurez même pas le temps de vous relever que déjà les tontons macoutes seront dans l'escalier, accourant pour vous dépecer vif. C'est quand même épuisant de jouer ainsi sa tête plusieurs fois par jour.

- Comment ! Tu ne sais rien !

Ah oui ! c'est vrai, j'aurais dû y penser, c'est un dossier que je couvre avec Gasner depuis près de trois semaines. Ce type, Marcus, est parfois trop rapide pour moi. Toujours le premier arrivé à la course aux nouvelles.

- Merde, Marcus, ne me dis pas que le gouvernement vient de briser la grève des ouvriers de Ciment d'Haïti.

Silence de Marcus.

— C'est terrible, dis-je, après un moment, mais d'une certaine manière, il fallait s'y attendre...

Nouveau silence de Marcus.

— D'accord, j'ai l'air cynique à parler comme ça après coup, mais Marcus, tu te doutais quand même que le gouvernement allait réagir d'une manière ou d'une autre. Il ne pouvait pas continuer à faire semblant de ne pas savoir. Pour lui, c'était très dangereux, le genre de truc à dégénérer facilement. Le pouvoir pouvait être déstabilisé à tout moment. Tu t'imagines ! La première grève sauvage en Haïti depuis vingt ans, il suffirait qu'une autre usine réagisse pour que ça fasse boule de neige... C'est une victoire, en un sens. Ils ont quand même tenu près de trois semaines.

Regard froid de Marcus durant tout mon petit discours. Je connais ce visage. Ça doit être du très sérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Gasner est mort.

Trois mots. Marcus vient de me les jeter à la face d'une voix blanche.

— Qu'est-ce que tu racontes ? je finis par balbutier.

— On l'a trouvé sur une plage, à Braches, près de Léogâne. Ils lui ont fracassé le crâne.

— D'où tiens-tu ça ?

— Un tonton macoute m'a appelé pour revendiquer le meurtre et me menacer en même temps.

— Où est-il ?

— À la morgue.

— J'y vais. Quand vas-tu annoncer la nouvelle ?

— C'est toi que j'attendais... Qu'est-ce que tu vas faire à la morgue ? On ne peut plus rien faire pour lui. C'est fini.

— L'as-tu déjà vu toi ?

— Non, dit Marcus.

— Il faut que je le voie. Il n'est pas mort tant que je ne l'ai pas vu. C'est peut-être de la propagande. Ils annoncent sa mort et si tu ne réagis pas, ils le tuent le lendemain.

Sourire triste de Marcus.

— Non... Il est mort.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— J'ai un contact à l'hôpital. Selon lui, ils ont joué au baseball avec sa tête.

— J'y vais.

— Fais attention. Ils ont sûrement placé des espions là-bas pour identifier toute personne qui arrive à la morgue. Selon un contact que j'ai au Palais national, ils sont complètement dépassés par les événements.

— Depuis le temps, ils doivent bien me connaître. Ils savent que je ne me mêle pas de politique.

— Des conneries ! Leur règle est simple : tous ceux qui ne sont pas avec eux sont contre eux.

— Je file... Laisse-moi le temps d'arriver à l'hôpital avant d'annoncer la nouvelle. Je ne tiens pas à avoir la foule autour de moi quand je vais le voir.

— Je ne peux pas te donner plus de sept minutes. Je dois faire mon premier *flash* exactement dans sept minutes.

— D'accord.